

Annette

WIEVIORKA

Auschwitz

expliqué
à ma fille



senil

Annette Wiewiorka

Auschwitz
expliqué
à ma fille

Éditions du Seuil

ISBN 2-02-036699-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 1999

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Auschwitz
expliqué à ma fille

DANS LA MÊME COLLECTION

Tahar Ben Jelloun

Le Racisme expliqué à ma fille

1998

Régis Debray

La République expliquée à ma fille

1998

Max Gallo

L'Amour de la France expliqué à mon fils

1999

Sami Nair

L'Immigration expliquée à ma fille

1999

Jacques Duquesne

Dieu expliqué à mes petits-enfants

1999

Jean Ziegler

La Faim dans le monde expliquée à mon fils

1999

A paraître

Lucie Aubrac

La Résistance expliquée à mes petits-enfants

Nicole Bacharan et Dominique Simonnet

L'Amour expliqué à nos enfants

A ma fille, Mathilde
A mes nièces, Sophie, Ève, Elsa et Nadia.

L'été dernier, lors de nos vacances, nous avons rencontré sur la plage une de mes amies, Berthe. Dix ans auparavant, j'avais recueilli son témoignage sur sa déportation au camp d'Auschwitz-Birkenau. Depuis, nous étions liées. Il n'y avait guère de semaine sans que nous ne nous entretenions, au moins par téléphone, sur les diverses manifestations dans l'actualité qui touchaient au génocide des Juifs : le procès de Maurice Papon, le film de Roberto Benigni, *La vie est belle...* Ma fille, Mathilde, qui avait alors treize ans, connaissait Berthe, n'ignorait pas qu'elle avait été à Auschwitz. Souvent, quand j'étais absente, elle parlait avec elle au téléphone. Pourtant, cet été-là, elle eut un choc en voyant un numéro sur l'avant-bras gauche de Berthe, tatoué d'une encre bleue un peu délavée. Brutalement, tout ce qui circulait à la maison, à la télévision, dans les films ou à l'école s'incarnait, devenait en quelque sorte réel.

Mathilde, à l'école, en CM 1, il y a quelques années, a dû faire son arbre généalogique. Elle avait connu ses quatre grands-parents. En revanche, dans la génération de ses arrière-grands-parents, il devenait difficile de préciser la date exacte et le lieu de leurs décès. Du côté de son père Rywka Raczymow,

de mon côté Roza et Wolf Wiewiorka étaient morts à Auschwitz. Chawa Perelman, son arrière-grand-mère maternelle, avait été tuée par les Allemands du côté de Chalon-sur-Saône, après la grande rafle du Vél' d'Hiv' du 16 juillet 1942, en tentant de passer la ligne de démarcation qui séparait alors la zone occupée de la zone libre. Il y avait aussi des oncles et des tantes assassinés. Mais ils ne figuraient pas sur l'arbre généalogique. Son père et moi avons hérité chacun du prénom de l'un de ces morts à Auschwitz. Est-ce l'emprise de cet héritage ? Lui comme écrivain, moi comme historienne, nous avons indirectement subi cette histoire que nous avons tenté de maîtriser en y consacrant une partie de notre travail. A treize ans, Mathilde ne pouvait l'ignorer. Nous en parlions trop souvent entre nous et avec nos amis. A la maison, les livres et les revues sont nombreux qui évoquent ces choses-là. Elle m'avait aussi entendue en parler à la radio et à la télévision. Pourtant, elle n'avait jamais posé réellement de questions. Je n'avais jamais eu à « expliquer ».

Ce qui m'a frappée, quand j'ai tenté de répondre à Mathilde pour lui expliquer ce qu'était Auschwitz, c'est que ses questions étaient les mêmes que celles que je me posais moi-même indéfiniment, ou qui traversent depuis plus d'un demi-siècle la réflexion des historiens et des philosophes et auxquelles il est si difficile de répondre. Simplement, elles étaient exprimées de façon plus crue, plus directe. Car s'il m'est facile comme historienne de décrire Auschwitz, d'expliquer comment s'est déroulé le génocide des Juifs, il reste un noyau proprement incompréhensible, donc inexplicable : pourquoi les nazis ont-ils voulu supprimer les Juifs de la planète ?

Pourquoi ont-ils dépensé tant d'énergie à aller chercher aux quatre coins de l'Europe qu'ils occupaient, d'Amsterdam à Bordeaux, de Varsovie à Salonique, des enfants et des vieillards, simplement pour les assassiner ?

– *Pourquoi ce numéro tatoué sur le bras de Berthe ?*

– Berthe a été, comme on le dit, déportée. Déportée, cela signifie au sens propre du mot qu'elle a été transportée contre son gré du pays où elle vivait, la France, dans un autre pays, la Pologne. Quand on parle de déportés pour la période de la Seconde Guerre mondiale, cela signifie que le transport aboutit dans un camp de concentration.

– *Pourquoi dis-tu qu'on l'a transportée en Pologne ?*

– Parce que le camp d'Auschwitz, qui a été sa destination, était en terre polonaise.

– *Quelle est exactement l'histoire de Berthe ? C'est curieux, je la connais pratiquement depuis toujours, et je ne sais en vérité rien d'elle.*

– Berthe a été arrêtée à Paris. C'était le 16 juillet 1942. Ce jour-là, la police française a arrêté, sur l'ordre des Allemands, près de 13 000 Juifs. Les familles avec leurs enfants ont été parquées dans un grand stade, où se déroulaient dans le temps des courses de vélo et des meetings politiques, et qui s'appelait le Vélodrome d'Hiver. C'est pourquoi

on appelle cette arrestation de masse la rafle du Vél' d'Hiv'.

— *C'est quoi, une rafle ?*

— C'est une arrestation en masse que la police opère à l'improviste. Aujourd'hui, les bâtiments du Vélodrome d'Hiver ont été démolis, mais chaque année, sur son emplacement, se déroule une cérémonie du souvenir. Berthe avait dix-neuf ans ; elle était célibataire. Elle n'a pas été conduite au Vélodrome d'Hiver, mais, en autobus, comme les autres célibataires et les couples sans enfants, dans un camp tout près de Paris, à Drancy.

— *Drancy, c'était un camp de concentration ?*

— Oui, si l'on considère qu'un camp de concentration est un lieu où l'on concentre des personnes privées de leur liberté. Mais Drancy ne ressemblait pas aux camps nazis. A l'époque où Berthe y arrive, c'est un camp de transit : on y reste peu de temps, avant d'être déporté. Berthe n'y a passé qu'une quinzaine de jours. Puis elle a été conduite, de nouveau en autobus, de ce camp vers une petite gare, celle de Bobigny. Avec quelque mille autres personnes, on l'a fait monter dans un wagon de marchandises. Le trajet a duré trois jours et trois nuits. Des journées atroces. C'était l'été, il faisait une chaleur insupportable dans ce wagon où hommes, femmes et enfants étaient entassés, sans rien à manger ni surtout à boire. La soif peut rendre fou. Certains le sont devenus. Puis ils sont arrivés dans la petite gare d'un lieu dont pratiquement personne ne connaissait alors le nom. C'était, en polonais, Oswiecim, et en allemand Auschwitz.

– *Pourquoi deux noms pour un même endroit ?*

– Dans cette sorte de bout du monde, au sud de la Pologne, se trouve la province de Haute-Silésie que l'Allemagne nazie avait annexée en 1939. Elle a donc donné aux lieux des noms allemands.

Quand les portes du train se sont ouvertes – tu as vu cela reconstitué dans beaucoup de films –, Berthe a entendu des hurlements en allemand, des aboiements de chiens. Comme elle avait vécu en Allemagne, pays qu'elle avait quitté à dix ans, en 1933, après qu'Adolf Hitler eut pris le pouvoir, elle comprenait le sens de ces cris : il fallait qu'ils se dépêchent, qu'ils abandonnent leurs valises et leurs paquets sur le quai où s'agitaient des hommes d'une maigreur invraisemblable, aux crânes rasés et habillés de vêtements rayés, des sortes de pyjamas. Les Allemands ont alors annoncé que ceux qui étaient fatigués pouvaient se rendre au camp en camion, et ils ont séparé ceux qui arrivaient en deux groupes. Les fatigués, les personnes âgées, les enfants, les femmes manifestement enceintes sont montés dans les camions. Les autres, parmi eux Berthe, sont partis à pied. Ensuite, les hommes et les femmes ont été à leur tour séparés. Chacun dans son camp. Pour Berthe, ce fut le camp de femmes de Birkenau, à trois kilomètres du camp principal d'Auschwitz, dont il dépendait.

– *Que leur arrivait-il alors ?*

– Les femmes ont été obligées de se déshabiller. A cette époque, on était beaucoup plus pudique qu'aujourd'hui et on ne se mettait jamais nu devant les autres. Ce fut pour beaucoup une première humiliation. Puis on les fouilla, jusqu'aux orifices les plus intimes. On les fit passer à la douche, on les rasa :

tête, aisselles, pubis. On leur donna des vêtements. Pas des pyjamas ou des robes rayés, comme on le voit sur les photos, dans les films ou dans les musées, mais n'importe quoi, de vraies loques, parfois d'une saleté repoussante ; en fait, les vêtements récupérés dans les bagages des déportées précédentes qui n'étaient pas d'assez bonne qualité pour être conservés par les Allemands, ou qui avaient déjà été portés par d'autres détenues. Et puis – c'est ce que tu as vu sur l'avant-bras de Berthe –, on grava dans leur chair, avec une sorte de stylo en métal et de l'encre bleue, un numéro indélébile.

– *C'était douloureux ?*

– A ce que beaucoup d'entre eux m'ont dit, cela ne leur a pas fait très mal. Mais cela a contribué à les dépouiller de la dernière chose qui leur restait, leur nom. Désormais, ils n'étaient plus appelés que par un numéro inscrit à jamais. Ce numéro, ils devaient aussi le dire en allemand lors des appels qui rassemblaient tous les détenus matin et soir sur la place du camp et qui duraient parfois des heures. Ils ne possédaient plus rien de leur vie d'avant, plus un objet, plus une photo, plus un vêtement. « Plus rien ne nous appartient », écrit Primo Levi dans son récit, *Si c'est un homme*, publié dès la sortie du camp, et que tu pourrais lire : « ils nous ont pris nos vêtements, nos chaussures et même nos cheveux. [...] Ils nous enlèveront jusqu'à notre nom ; si nous voulons le conserver, nous devons trouver en nous la force nécessaire pour que, derrière ce nom, quelque chose de nous, de ce que nous étions, subsiste ». Ils étaient entrés dans un autre monde. C'est ce que beaucoup de survivants expriment dans leurs témoignages. Mais c'est probablement Primo Levi qui le dit le mieux :